

IRS

Maestro

PAR JAMIL AMIROV

FILS DE L'ORIENT





Première de "Capriccio azerbaïdjanais". Bakou, 1962



La conscience de l'importance et du rôle de l'artiste vient toujours avec le temps, qui est le juge le plus infaillible et le plus juste, déterminant sans équivoque la véritable place du créateur dans l'histoire. Les vrais artistes sont toujours des innovateurs, car dans leur travail, poussés vers le succès, ils vont de l'avant... Avant-gardistes, ils révèlent ainsi toutes les possibilités créatives illimitées de l'individu. L'artiste, innovant, gère habilement sa *machine à remonter le temps* et, doté d'un don de clairvoyance, il cherche à se tourner vers l'avenir.

Je pense que tout ceci peut, à juste titre, être attribué à la personnalité et à l'œuvre du compositeur Fikret Amirov, dont le destin musical était, pour ainsi dire, *prédéterminé dès la naissance*. Son père, Machadi Djamil Karbelai Mir Aslan oglu (1875-1928), était un habile *khanendé* [chanteur de mugham], un compositeur, un acteur et un chef d'orchestre. Interprète virtuose d'instruments folkloriques azerbaïdjanais (le tar, l'oud et le kanon), il était originaire de la ville de Choucha, surnommée *le conservatoire du Caucase*. Capitale du khanat du Karabakh, Choucha est depuis longtemps réputée dans

le Caucase du Sud comme vivier inépuisable de talents musicaux folkloriques, offrant au monde de nombreux musiciens exceptionnels.

Montrant des capacités musicales précoces, Machadi Djamil aimait particulièrement le tar. Cet ancien instrument de musique azerbaïdjanais le fascinait tout simplement. Se consacrant à la musique, il a commencé à se produire lors de réunions musicales locales, des *medjlis* [cercles ou réunions amicales artistiques ou littéraires], et s'est très vite fait connaître en tant que joueur virtuose de tar et habile *khanendé*. En 1907, Machadi Djamil a déménagé avec sa famille à Gandja, où il s'est également produit lors de manifestations musicales et de célébrations avec des sommités du chant folklorique, à l'instar des célèbres chanteurs Hamid Mugabeyli, Musa Shushinsky, Asker, Machadi Mamed Farzaliyev, Seyid Shushinsky, ou encore Bulbul. Dans les années 1920, à Gandja, le tout premier orchestre musical s'est formé et la première école de musique est née, à l'initiative de Mashadi Jamil. Là, il a dispensé des cours de tar et de solfège, et il a également dirigé un orchestre d'instruments folkloriques. En 1922,

la naissance tant attendue de son fils, Fikret, a donné lieu à une célébration musicale éclatante : les amis de Machadi Djamil se sont réunis et ont organisé une soirée inoubliable.

Fikret Amirov (1922-1924) a donc été élevé dans un environnement très créatif, où tout était régi par la musique. Cela ne pouvait que contribuer à l'épanouissement du talent inné du futur musicien. Le père de Fikret organisait souvent des soirées mugham avec le khanendé Seyid Shushinsky, des fêtes où des *concours* permettaient de déterminer qui était le meilleur chanteur ou le meilleur musicien. De plus, avec son père, Fikret se rendait fréquemment à des spectacles ou à des soirées musicales. Des moments qui se sont fixés dans sa jeune mémoire, et, lorsqu'il a perdu son père (à l'âge de six ans), la décision de devenir musicien était fermement prise. Le compositeur a avoué : « *Une attirance intuitive pour la créativité s'est éveillée dès ma petite enfance, je voulais chanter, jouer du tar comme mon père, interpréter les mêmes passages complexes et les mêmes constructions musicales ; je fermais les yeux et écoutais ma musique imaginaire...* »

Fikret fait ses études à Gandja, à l'école de musique fondée par son père. Après avoir obtenu son diplôme de tar, en 1938, il se rend à Bakou avec la ferme intention de devenir compositeur. Là, sous l'égide et, comme



il le rappelait lui-même avec enthousiasme, avec la bienveillance de l'ami proche de son père, le grand



Ensemble de Machadi Djamil Amirov. De gauche à droite : Shoshan (gocha-naghara), Myashyadi Myammyad Fyarzyaliyev (khanandé), Machadi Djamil Amirov (tar) et R. Karakhanov (kamantcha). Gandja, 1909



Orchestre de l'école de musique

Uzeyir Hajibeyov, il poursuit son éducation musicale. Un an plus tard, il entre au Conservatoire National d'Azerbaïdjan dans la classe de composition du professeur B. Zeïdman. Au cours de ses années d'études, il s'impose déjà comme un compositeur brillant et original, produisant ses premières œuvres : des variations pour piano, la romance Ulduz, une musique pour la pièce Khanlar de Samad Vurgun, ou encore Nizami, un poème symphonique.

Mais le déclenchement de la Grande Guerre patriotique l'oblige à interrompre sa passion. Front de Voronej, blessure, hôpital, démobilisation...

De retour à ses études en 1943, il écrit un certain nombre de compositions, dont deux comédies musicales *Voleurs de cœur* et *Bonne nouvelle*, un double concerto pour violon et piano et un concerto pour piano et orchestre d'instruments folkloriques (en collaboration avec Andreï Babayev). Cela a été suivi par la symphonie à cordes *En mémoire de Nizami*, interprétée à Moscou (1947) lors des célébrations consacrées au 800^e anniversaire du grand poète azerbaïdjanais. L'Orchestre National d'URSS, dirigé par Nikolai Anossov, a été fasciné par la nouveauté et la beauté de la symphonie, qui a immédiatement attiré l'attention sur l'auteur : elle a clairement montré l'étoffe d'un Maître qui fait irruption dans la musique avec l'originalité de son propre langage musical et l'étendue de son monde.

Les mughams symphoniques *Shur* et *Kurdy-Ovshary* sont le résultat de très longues recherches créatives et de la persévérance. Écrits en 1948, ils sont récompensés par le prix Staline en 1949. Ils sont, en un certain sens, un pic dans l'œuvre originale du jeune compositeur, lui apportant une renommée mondiale, car novateur dans le domaine de la musique symphonique du XX^e siècle. Ces mughams symphoniques ont par la suite été clairement identifiés par les musicologues comme du *symphonisme oriental*, que Fikret Amirov a lui-même qualifié de « *méthode de composition symphonique en rapport avec les techniques, le matériel musical et, plus généralement, avec les traditions des cultures orientales.* » L'admirable maîtrise des immenses possibilités du mugham était incroyable. Les œuvres de l'étudiant de 26 ans, de la 4^e année du Conservatoire, se sont distinguées par leur perfection et leur exhaustivité, ce qui leur a permis d'entrer très rapidement dans le *portefeuille créatif* des grands chefs d'orchestre du siècle, à l'instar de Leopold Stokowski, Charles Münch, Herman

Camp de pionniers de Goygol, 1937



Ensemble de Fikret Amirov. Sa sœur, Yarchi Khanum, en est la soliste. Gandja, 1936



Abendroth, Heshmat Sanjari, Nikolai Anossov, Natan Rakhlin, Ievgueni Svetlanov, Guennadi Rojdestvenski, ou encore Niyazi.

Fikret a ajouté : « *En écoutant et en étudiant profondément le mugham, il est devenu clair que la dynamique de son développement modal intensif et déterminé peut être comparée au principe de la symphonie. Et sa transformation dans le langage d'un orchestre moderne n'affaiblit pas, mais au contraire épaissit la tension, et les canons rigides et imprenables du mugham sont sages et souples entre les mains de celui qui, les ayant maîtrisés, y subordonne son imagination. Il est également apparu que, malgré l'ancienneté de son origine, le mugham n'est pas du tout archaïque : il se « couche » naturellement sur une partition symphonique, confirmant ainsi ses possibilités illimitées.* »

L'approche extraordinaire de Fikret Amirov au mugham, la source, a influencé d'autres compositeurs, provoquant ainsi l'apparition d'adeptes du style, non seulement en Azerbaïdjan, mais aussi en Asie centrale et au Moyen-Orient.

Une autre étape importante, un nouveau pic dans l'œuvre du compositeur, est l'opéra *Sevil*, écrit en 1953 sur la base de la pièce éponyme de Jafar Jabarly : une

musique enchanteresse par sa mélodie, par sa luminosité et par la sonorité symphonique de l'orchestre. Firangiz Akhmedova (dans le rôle de *Sevil*) et Rashid Behbudov (dans le rôle de *Balash*) sont les interprètes jusqu'à présent inégalés des rôles principaux de cet opéra. L'idée de la lutte d'une femme orientale, pour ses droits humains et civils, est encore d'actualité. C'est pourquoi l'opéra *Sevil* reste à l'affiche de nombreux théâtres.

Plus tard, il y a eu le Concerto pour piano sur des thèmes arabes (avec E. Nazirova), la musique de la tragédie *Sheikh Sanan* (de H. Javid), et l'élégie *En mémoire d'Uzeyir Hajibeyov* pour orchestre de chambre. Dans la lignée du *symphonisme oriental*, le compositeur crée un certain nombre de compositions étonnantes, dont la suite *Azerbaïdjan*, *Capriccio azerbaïdjanais*, *Danses symphoniques*, *Album pour enfants* pour orchestre symphonique et *Portraits symphoniques*, *Le Conte de Nassimi* pour un orchestre symphonique, *Gravures azerbaïdjanaises* et un certain nombre d'autres.

Déjà à cette époque, l'intérêt du compositeur pour le genre chorégraphique se manifestait : le ballet en acte, *Shur*, le poème ballet-chorégraphique *Le Conte de Nassimi*, écrit pour le 600^e anniversaire du grand

Rashid Behbudov, Fikret Amirov et Niyazi Taghizade travaillent sur l'opéra "Sevil"



poète azerbaïdjanais et récompensé par le Prix d'État de la RSS d'Azerbaïdjan, et le poème chorégraphique *Conquérants de la Caspienne*, dédié au travail héroïque des ouvriers du pétrole offshore.

Les thèmes orientaux sont une nourriture spirituelle constante et riche pour le compositeur, et au fil des ans, son intérêt s'est accru non seulement pour la musique de l'Orient, mais aussi pour sa poésie, sa littérature, sa philosophie et son architecture. Il a à ce propos rapporté : « *Le monde de l'Orient ne m'a jamais attiré par son exo-*

tisme ; pour moi, c'est avant tout le monde des plus grandes valeurs spirituelles, des monuments architecturaux, le monde de l'harmonie, de la beauté et de l'intelligence. » Il a voyagé dans de nombreux pays de l'Orient. Là, il découvrait leur culture musicale, tout en initiant les personnalités musicales et les interprètes de ces pays aux œuvres des classiques azerbaïdjanais et des compositeurs modernes. Il y donnait même des conférences et présentait des échantillons du folklore musical azerbaïdjanais. De ces voyages dans les pays d'Orient, le compositeur revenait toujours avec des esquisses musicales écrites sur un bout de serviette ou sur un feuillet arraché au carnet d'un hôtel. De tout cela, sont nées les compositions *Suite sur des thèmes albanais*, *Concerto pour piano et orchestre sur des thèmes arabes*, ou encore le *mugham symphonique Gulistan Bayati-Shiraz* dédié à Hafiz et Saadi, deux grands poètes de l'Orient.

Le ballet *Mille et une nuits*, basé sur le célèbre recueil de contes de fées arabes, a reçu le prix d'État de l'URSS en 1980. Il est devenu l'Everest créatif, le trophée de la persévérance et l'aboutissement de nombreuses années d'expéditions. Le ballet *Mille et une nuits* est apparu comme une toile originale, pittoresque, une mosaïque, un véritable éloge de la musique, de la chorégraphie, de la peinture, où la couleur de l'orchestration s'est déversée en un puissant jet, d'un seul trait. Le son, le rythme, le mouvement, les couleurs, tout reproduisait, en toute authenticité, l'esprit poétique des anciens contes orientaux.

Un créatif est toujours passionné par sa vocation et se brûle du feu dévorant des découvertes. La grande roue de la vie a fait son tour et le créateur entre sur le territoire de l'éternité. Le ballet *Nizami* (1984) a mis fin à sa vie et à sa folle course créative dans l'infini. L'image du grand compatriote, le poète azerbaïdjanais Nizami Gandjavi, a toujours inquiété le compositeur, et il y a quelque chose de fatidique et de symbolique dans le fait que la première et la dernière œuvre de Fikret sont liées, thématiquement et musicalement, à l'image et à l'œuvre du grand poète de l'Orient. Avec une symphonie à cordes, il avait fait irruption dans le monde de la musique, et avec le ballet *Nizami*, il tourne la dernière page de sa vie dans le monde de la magie. Ces œuvres, comme deux points d'une même ligne, ont absorbé le monde profond, sage, riche, multiforme, sublime et l'image du grand poète de l'Orient médiéval Nizami Gandjavi.

Hélas, la mort subite, à l'aube de ses 62 ans, n'a pas permis à Fikret Amirov de concrétiser les projets créatifs

dont il a parlé dans sa dernière interview : « Dans un avenir proche, je prévois de commencer une nouvelle œuvre : un concerto mugham pour violon et orchestre. Je veux y utiliser le système modal caractéristique de la musique folklorique azerbaïdjanaise. Son grand connaisseur était le fondateur de l'école professionnelle azerbaïdjanaise des compositeurs et l'un de mes professeurs préférés, le grand Uzeyir Hajibeyov. Je lui dédie le concerto de mugham et espère terminer ce travail d'ici les jours où, à la suggestion de l'UNESCO, le 100e anniversaire de la naissance du grand Artiste sera célébré solennellement... »

Il est bien évident que l'œuvre de Fikret Amirov s'est déroulée sous la forte influence de la culture musicale occidentale, de la musique des peuples orientaux et du folklore azerbaïdjanais. Dans les œuvres du Maître, tout est marqué du sceau d'un talent puissant et original qui excite les cœurs dans différentes parties du monde.

Le 22 novembre 2022, le peuple azerbaïdjanais a célébré le 100e anniversaire de la naissance de Fikret Amirov, un compositeur qui nous a laissé un monde étonnant de couleurs, d'humeurs, d'impressions, de découvertes et d'amour sans fin pour son peuple et sa terre natale. Son riche patrimoine musical et ses archives personnelles nécessitent une systématisation sous forme d'une anthologie de compositions, d'une monographie, d'un album photos, etc.

Dans l'une de ses interviews, Fikret avouait : « J'ai rêvé, et je rêve, toujours que la musique azerbaïdjanaise puisse être entendue aux quatre coins de la planète, que tout le monde la connaîtrait, que ce serait une sorte de carte de visite du peuple azerbaïdjanais, et les gens eux-mêmes sont souvent jugés par leur musique. Et si j'ai au moins partiellement réussi à réaliser mon rêve, le rêve de toute ma vie, alors je suis heureux ! »

Le compositeur rappelait souvent avec plaisir les paroles de son ami, l'éminent poète turc Nazim Hikmet : « Je m'incline devant la culture de l'Europe, mais je suis fier d'être un fils de l'Orient ! »

Je pense qu'il convient ici de rappeler l'ancienne légende d'Antée, qui était invincible tout en s'accrochant à la Terre Mère. Ceci est important pour chaque personne, et en particulier pour une personne créative. En vérité, les œuvres d'un véritable artiste vivent de manière totalement indépendante après sa mort. Tel est l'heureux destin de toutes les créations authentiques de l'homme, affirmant ainsi le créateur lui-même dans l'immortalité et le reflétant dans le cœur et dans la mémoire d'admirateurs reconnaissants de sa muse et de son talent. ✨

Famille de Fikret Amirov. Bakou, 1959



Fikret Amirov et son fils Jamil. Bakou, 1962

LE THÉÂTRE, LIEN INTERCULTUREL ENTRE LA FRANCE ET L'AZERBAÏDJAN

La musique, c'est le théâtre

Le début du XXe siècle constitue un tournant majeur dans l'histoire du développement de l'Art azerbaïdjanais. Le théâtre représente la forme d'art qui a été la plus influencée par l'expression d'idées et de formes artistiques nouvelles. Le premier acteur professionnel de la scène azerbaïdjanaise se prénomme Huseyn Arablinski (1881-1919). Il a participé au tournage de l'un des premiers films d'art azerbaïdjanais *Le royaume du pétrole et des millions* (1916). Outre cela, le début du XXe siècle a vu naître Chovkat Mammadova (1897-1981), la première chanteuse-comédienne azerbaïdjanaise

à interpréter des rôles sur scène. Avant elle, les rôles féminins étaient incarnés par des hommes.

L'histoire du théâtre azerbaïdjanais a ainsi commencé avec les spectacles *Les aventures du vizir du khanat de Lankaran* et *Hadji gara* [Les aventures du grigou (ou l'Avare)], d'après des œuvres de Mirza Fatali Akhundov, mis en scène et joués à Bakou. La création de ces spectacles par des passionnés a généré un *nouveau genre* du théâtre national azerbaïdjanais.

Le théâtre musical azerbaïdjanais est ainsi né au tout début du XXe siècle. Le 12 janvier 1908, la première de l'opéra *Leyla et Majnun* s'est tenue à Bakou. Le tout premier opéra dans tout l'Orient musulman !





Le compositeur de cette œuvre, Uzeyir Hadjibeyli (1885-1948), a joué un rôle prépondérant dans le développement de ce théâtre d'un genre nouveau. En 1910, il écrit sa première opérette, *Le mari et la femme*. De la sorte, il contribue à la création d'un nouveau style dans le théâtre musical azerbaïdjanais. Cependant, son opérette, la plus populaire encore aujourd'hui, *Arshin mal alan* [ndt : *Le colporteur de tissus*], rencontre un très vif succès dès la première, à Bakou en octobre 1913.

Le 18 octobre 1918, un événement notable marque la vie théâtrale et culturelle d'Azerbaïdjan. Le premier théâtre national azerbaïdjanais est créé.

En parallèle, le ballet azerbaïdjanais voit le jour. Influencé par des ballets russes et européens, il se développera tout au long du XXe siècle, nourri et agrémenté de danses folkloriques traditionnelles azerbaïdjanaises. Différents compositeurs et danseurs ont participé à son enrichissement, à l'instar de la célèbre ballerine Guermer Almaszade (1915-2006), fondatrice du ballet national azerbaïdjanais. Les compositions de Gara Garayev (1918-1982), Fikret Amirov et Arif Melikov (1933-2019) ont également inspiré différentes mises en scène.

Molière : comédie et rire pour unir le peuple

Dans l'avis aux lecteurs, ouvrant l'œuvre *Gargantua*, Rabelais écrit : « *Rire est le propre de l'homme.* » Et, aux

yeux du monde entier, Molière représente la comédie. En fait, au XVIIe siècle, le terme de comédie désigne indifféremment toute pièce de théâtre. Cela signifie qu'une comédie n'est pas forcément une pièce comique. Avant Molière, le rire ne constituait pas un élément caractéristique de la comédie.

Molière va ennoblir le genre de la comédie. Pour lui, si la comédie ne comporte pas de rire elle est sans intérêt. Il met en exergue les défauts de l'homme et en révèle le ridicule, il mêle l'utile à l'agréable. C'est sous les traits de l'humour qu'il décrit la nature humaine. Ses personnages sont attachants et répandent joie et bonne humeur, à l'image de Tartuffe (*Le Tartuffe* ou *l'imposteur*), faux dévot, d'Argan (*Le Malade imaginaire*), hypocondriaque manifeste, ou encore d'Alceste (*Le Misanthrope*) méfiant vis-à-vis de l'humanité...

Dès lors, rire et comédie sont intimement liés. La comédie doit répondre aux attentes des différents publics et susciter toute forme de rire. Molière parvient ainsi à mêler enseignement et plaisir en abordant les travers de la société de ses contemporains par le biais du rire.

Le rire, vecteur de rapprochement des peuples

L'origine de la comédie est à la fois religieuse et populaire. Née dans la Grèce antique, elle est dédiée à Dionysos, Dieu de l'ivresse et de la démesure. Et la comédie



prend une nouvelle tournure au XVII^e siècle, avec les codes introduits par Molière, un style truculent qui se propage rapidement. En comparant deux œuvres, *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière et *L'Histoire de monsieur Jordan*, botaniste, et du derviche Mestèli Chah, célèbre magicien de Mirza Fatali Akhundov (1812-1878), le lecteur (spectateur) voyage entre la France et l'Azerbaïdjan, célébrant les cultures, les traditions, et les langues des deux pays. C'est avec humour que Molière et Akhundov confrontent modernisme et traditions. Tous deux dépeignent une société où l'homme est tiraillé entre libertés individuelles et legs du passé, suscitant un questionnement sur la place de l'homme au sein de la société à laquelle il appartient et, plus généralement, dans le monde.

Dans *Le Bourgeois gentilhomme*, Molière prête à son personnage principal, M. Jourdain, les traits de l'orgueil, du caprice et de la naïveté. Sa faiblesse : il se fera très souvent manipuler par son entourage durant toute la pièce. Chez Molière, les scènes burlesques sont légion.

Akhundov, quant à lui, utilise le procédé de l'ironie tout au long de sa pièce, jusqu'à la chute finale. Il

met en lumière l'attitude et le discours rigides de son personnage principal, Monsieur Jordan. Le savoir intellectuel de ce dernier se confronte au mode de pensée et de vie traditionnelle de la famille qui l'accueille. Une démonstration qui trouve son apogée lorsque Monsieur Jordan dîne avec la famille du Chahbaz Bey, un jeune homme qu'il souhaite faire voyager en France. Dans cette pièce, Akhundov brosse un remarquable tableau des mœurs de la société orientale, s'amusant de l'archaïsme religieux et ironisant sur la corruption de la société de son époque.

Deux langues, deux cultures, les théâtres de Molière et Akhundov convergent et se fondent en une même image, haute en couleur, non-conformiste et drolatique.

Vecteur de dialogue, le théâtre contribue à l'enrichissement des relations interculturelles, notamment entre la France et l'Azerbaïdjan, et le développer dans un but pédagogique pourrait peut-être permettre aux étudiants et aux jeunes apprenants de découvrir l'autre pays et sa culture par le divertissement. Et surtout, par le rire! 🌟

